



HAL
open science

**Signes et structures anthropologiques : Perspectives
descriptives des textes d'Okoumba-Nkoghé, Le rêve de
Nyenzi et Le pacte d'Afia**

Marius Bavekoumbou, Gwladys Koumba

► **To cite this version:**

Marius Bavekoumbou, Gwladys Koumba. Signes et structures anthropologiques : Perspectives descriptives des textes d'Okoumba-Nkoghé, Le rêve de Nyenzi et Le pacte d'Afia. BOLUKI, Revue des lettres, arts, sciences humaines et sociales (ISSN : 2789-9578), n° 1, 2021. hal-03516876

HAL Id: hal-03516876

<https://hal.science/hal-03516876>

Submitted on 7 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Signes et structures anthropologiques. Perspectives descriptives des textes d'Okoumba-Nkoghé : *Le rêve de Nyenzi* et *Le pacte d'Afia*.

Marius Bavekoumbou

Ecole Normale Supérieure (ENS) de Libreville
Centre de Recherches Sémiotiques (CeReS) de Limoges
mariusbave@gmail.com

Gwladys Koumba Alihonou

Ecole Normale Supérieure (ENS) de Libreville
Centre de Recherche Appliquée aux Arts et Langues (CRAAL)
gwladykoumbaalihonou@gmail.com

Résumé

Le langage d'Okoumba-Nkoghé pose en toile de fond une herméneutique de l'expérience anthropologique centrée sur les dimensions sensibles transformées narrativement en systèmes de signes. Ce passage du langage littéraire en langage sémiotique passe par la réanimation d'une relation sujet-objet. C'est tout aussi la manifestation du monde perçu par un sujet qui tente à chaque action narrative de réorganiser l'ordre signifiant, stratifié avec différents codes et cercles de rétroproduction du signe. Le langage est alors, presque toujours en relation avec un réseau sémiotique de traces que nous allons tenter d'animer par l'interprétation. Sur la logique censée manifester le lien entre langage et sémiotique, il est possible d'avancer que la manipulation textuelle ou littéraire du signe se conçoit difficilement hors de l'univers sémiotique. Presque aussitôt, le langage se produit dans une rupture entre le signifiant et le signifié, le plan de l'expression et le plan de la substance qui deviennent ensuite conciliables et co-participatifs. Ce qui a pour conséquence la réduction du principe de contextualité à celui de textualité. Parce qu'un texte littéraire est organisé autour de performances sémiotiques complexes : des signes, des isotopies et des fonds culturels. Ce langage est aussi celui de la transmission des valeurs esthétique, culturel et axiologique. Restitué dans toute sa nécessité sémiotique, le langage littéraire gabonais devient la masse des rapports de signes établis en vue de faire manifester des significations possibles.

Mots clés : Anthropologie, code, langage, sémiotique, signe.

Abstract : Abstract :

The language of Okoumba-Nkoghé, although it is a literary language, poses as a backdrop a hermeneutics of the anthropological experience centered on the sensitive dimensions narratively transformed into systems of signs. The transition from literary language to semiotic language involves the resuscitation of a subject-object relationship. It is also the manifestation of the world perceived by a subject who tries with each narrative action to reorganize the signifying order, stratified with different codes, indices and circles of backproduction of the sign. Language is then almost always in relation with a semiotic network of traces that we have tried to animate by interpretation. On the logic supposed to manifest the link between semiotic language, it is possible to advance that the textual or literary manipulation of the sign is difficult to conceive of outside the semiotic universe, immanent in all anthropology. Almost immediately, language is produced in a rupture between the signifier and the signified, the plane of expression and the plane of substance which then become reconcilable and co-participative. This has the consequence of reducing the principle of contextuality to that of textuality. Because literary texts are organized around complex semiotic performances: signs, isotopies and backgrounds of cultural meanings. This language is also that of the transmission of aesthetic, cultural and axiological values. Restored in all its semiotic necessity, the Gabonese literary language, more exactly, that of Okoumba-Nkoghé, becomes the mass of sign relationships established with a view to making possible meanings manifest.

Keywords : Anthropology, code, language, semiotic, sign.

Introduction

La littérature gabonaise est en pleine signifiante. Non seulement elle se manifeste par une nouvelle codification des substances mais aussi, elle met en œuvre l'introduction d'un canal de circulation de nouveaux types d'objets de sens. C'est ainsi que plus particulièrement, le roman gabonais se caractérise par des transformations narratives et discursives qui tendent le plus à affecter les structures de surface et les relations textuelles profondes. Une telle transformation sémiotique ne modifie pas uniquement des objets sémiotiques et des usages interprétatifs. Elle remet plutôt en question les modèles théoriques susceptibles de les formaliser ou structurer. Sous les catégories de la littérature gabonaise, les analyses textuelles doivent évoluer dans une trajectoire d'identification du signe, selon ses différentes acceptions et ses catégories dynamiques.

Dans un champ aussi signifiant que celui de la littérature gabonaise ayant tellement d'applications spécifiques (poétique, critique, stylistique et rhétorique), la tentation de théoriser dans les ensembles et les systèmes sémiotiques est grande. Certes, on assiste ces dernières années au Gabon à un intérêt sans cesse croissant de lignes et orientations interprétatives sur les productions singulières d'Okoumba-Nkoghé. Ces analyses, bien que nécessaires sont axées sur des distinctions empiriques mais manquant au passage d'indexer les catégories sémiotiques dans leur noyau pluri-isotope et leurs distributions syntagmatiques. Et pourtant, son langage et l'ensemble des signes véhiculés sont situés dans un système de valeurs anthropologiques et la réaffirmation du contenu dans le formel. Avec des actions signifiantes, le plus souvent construites comme un processus de formalisation du sens dont l'accès final cristallise une façon particulière de réduire les effets de sens du langage à un système de règles parfois stricts ainsi que plusieurs configurations parallèles de codes déterminés par l'émergence d'une assise sémiotique. Laquelle donc, précisément ? C'est plutôt celle de la sémiotique descriptive.

Le langage de cet écrivain, bien qu'il soit langage littéraire, pose en toile de fond une herméneutique de l'expérience anthropologique telle que définie par J. Fontanille et N. Couégnas dans *Terres de sens* (2018), centrée sur les dimensions sensibles transformées narrativement en systèmes de signes. Ce passage du langage littéraire en langage sémiotique passe par la réanimation d'une relation sujet-objet. C'est tout aussi la manifestation du monde perçu par un sujet qui tente à chaque action narrative de réorganiser l'ordre signifiant, stratifié avec différents codes et cercles de rétroproduction du signe. Le langage est alors, presque toujours en relation avec un réseau sémiotique de traces que nous allons tenter d'animer par l'interprétation. Sur la logique censée manifester le lien entre langage et sémiotique, il est possible d'avancer que la manipulation textuelle ou littéraire du signe se conçoit difficilement hors de l'univers sémiotique. Presque aussitôt, le langage se produit dans une rupture entre le signifiant et le signifié, le plan de l'expression et le plan de la substance qui deviennent ensuite conciliables et co-participatifs. Ce qui a pour conséquence la réduction du principe de contextualité à celui de textualité. Parce qu'un texte littéraire est organisé autour de performances sémiotiques complexes : des signes, des isotopies et des fonds culturels. Ce langage est aussi celui de la transmission des valeurs esthétique, culturel et axiologique. Restitué dans toute sa nécessité sémiotique, le langage littéraire gabonais devient la masse des rapports de signes établis en vue de faire manifester des significations possibles.

La sémiotique descriptive est d'une grande utilité théorique car elle procède, d'une part, au remplacement des études des systèmes pertinents par celles des systèmes dynamiques. En ce sens, les textes sont ici interrogés, à la fois dans une perspective syntagmatique d'enchaînements de phrases et phases narratives et comme un paradigme composé de relations pour repérer les transferts entre instances actantielles. D'autre part, et pour tenter de comprendre ce qui s'y joue dans la textualité, la sémiotique descriptive va faire passer au crible l'ensemble

des signes et les éventuelles structurations. L'une des priorités de la sémiotique descriptive consiste à passer la frontière du sens inhérent (pertinent) pour conduire la description vers la signification afférente (dynamique) constamment à la recherche d'une structure profonde. Bien mieux que nous ne sommes à le penser ici, lire les textes d'Okoumba-Nkoghé sans une approche sémiotique mène l'analyse au bord des significations flottantes. En même temps, il n'est donc pas question de dresser une barrière scientifique entre les champs théoriques mais de veiller au souci constant de délimiter les objets et les outils singuliers de la sémiotique.

Simultanément, du côté de l'expression et de la substance, la sémiotique devient, de part en part, la méthode descriptive de découverte scientifique. Elle manifeste le fonctionnement symbolique et des substances constituant un langage. Avec des traits textuels régulés par des lois de combinaisons théoriques de signification. C'est d'autant plus général d'ailleurs que la sémiotique désigne la science des signes. Elle s'attache à la typologie des signes et à la description formelle de leurs relations. La sémiotique n'est donc pas à concevoir comme une science instituée et close mais comme un savoir dynamique et ouvert : « la sémiotique est la discipline qui se donne pour tâche d'étudier (décrire, comparer, expliquer) la manière dont les êtres humains articulent leur vécu immédiat sur un fond qui ainsi devient leur monde. » (Per Aage Brandt, 2014 : 1) Il est question en sémiotique descriptive d'investir de façon particulière le fonctionnement des signes liés à l'établissement des fonds ou des substances sémiotiques.

L'hypothèse est que, chez Okoumba-Nkoghé, le signe est une pure potentialité sémiotique. Cette potentialité est sécable en une relation de formes sémantiques d'un côté et une relation de fonds sémantiques de l'autre. De cette hypothèse fonctionnelle, nous estimons que la sémiotique descriptive est une science formelle qui traite du processus de fonctionnement des signes.

Il nous faut alors, pour notre structure argumentative construire les catégories systématiques des signes. D'abord, en (i), nous allons tenter une transposition et un dépassement de la binarité saussurienne en définissant la forme et force du signe ; ensuite, (ii) son orientation et son évolution, enfin (iii) sa différenciation et son ouverture vers la textualité et certaines grandeurs discrètes voire anthropologiques propres à Okoumba-Nkoghé. Il s'ensuit que l'idéal sémiotique demeure la convocation simultanée des mécanismes signifiants centrés sur l'axe expression-contenu. La description de la narrativité et des articulations de la signification, leurs côtés pratiques et synthétiques exigent la capacité de saisir, au-delà des signes projetés le vécu réel voire immédiat de leur réception. Précisons encore notre méthode : elle est descriptive et consiste à rechercher les significations dans l'écriture d'Okoumba-Nkoghé à partir d'un mouvement interprétatif entre analyse d'exemples extraits des textes et description sémiotique fondamentale.

Dans ce qu'il y a de « fondamental » en sémiotique et particulièrement dans le langage d'Okoumba-Nkoghé, nous allons désigner : (i) des systèmes de signes où « fondamentale » devient synonyme de lien pertinent entre le plan de l'expression et le plan de la substance ; (ii) production des signes où ce qui est « fondamental » désigne des traces signifiantes ; ce qui revient à repérer le passage du sens et des significations potentielles ; (iii) les régimes de signes ; ce qu'il y a de « fondamental » ce sont les isotopies génériques en rapport avec les impressions référentielles du texte (régime mimétique), les contraintes de production du texte littéraire (régime génétique) et les modes d'organisation qui détermine les parcours d'interprétation et la compréhension du texte du point de vue culturel (régime herméneutique).

1. Transposition et dépassement théorique

Nous souhaitons faire remonter les réflexions sur le signe aux prémices de l'univers sémiotique, relativement aux travaux de Locke issus de *L'essai sur l'entendement humain* (2001). Cet

ouvrage, le premier à traiter de sémiotique, divise les sciences philosophiques en trois grands moments théoriques. Le premier moment est celui de la physique ; le deuxième, celui de la morale, enfin, le troisième moment s'occupe du traitement de la séméion, c'est-à-dire, des signes et de leurs manifestations sémiotiques affiliées au champ de la philosophie. Dans ce texte, la notion de signe fait partie d'une conceptualité rigide ; d'autant plus qu'elle découle de l'empirisme et du conceptualisme. Partagé entre ces deux théories, le signe n'est encore, en ce temps-là, qu'une unité philosophique dont la forme des mots ne représente pas les choses mais les idées et les référents extralinguistiques. En termes concis, Locke fixe les mécanismes effectifs du signe en affirmant que « le mot c'est l'énonciation de sa signification » (2001, 10). A la différence de ce qu'on est habitué à croire, le principe de la double articulation du signe n'est pas l'apanage de Saussure. Parce que, d'une part ce qui est appelé « mot » chez Locke, en tant que face visible d'un signe correspond au « signifiant » ; d'autre part, la production des signifiés passe par ce qui est désigné sous forme « d'énonciation de la signification ». C'est ainsi qu'est souligné dans une perspective sémiotique la centralité du signe comme lieu privilégié de l'énonciation à travers la reconstitution des traces énonciatives jusqu'à l'établissement des significations. La base tant citée pour l'étude du signe est la conception dualiste du langage (signifiant Vs signifié) réorganisée puis dépassée par Hjelmslev.

Issu d'un travail de reformulation et de prolongement des acquis du saussurisme, la réflexion de Hjelmslev permet de prendre la mesure de la pluralité des composantes du signe. Mieux : le signe est à la fois forme Vs substance ; expression Vs contenu jusqu'aux structures minimales dont l'objectif scientifique est la construction progressive d'une minutieuse théorie du sens et de la signification. Les bases de cette théorie sont diversement posées. Elles sont aussi présentes au sein de la sémiotique greimassienne qui s'appuie sur l'hypothèse de la générativité de la signification. Laquelle prétend corriger l'erreur scientifique de l'interprétation canonique du sens pour l'ouvrir en couches feuilletées et, à chaque fois renouvelées au cours de la progression du texte. Cette démarche se voit d'ailleurs idéalisée par les sémioticiens comme la quête, en tous lieux de la textualité, de plusieurs couches (élémentaire et profonde) d'expérience qui cohabitent, se superposent à partir d'un processus composé de rôles actantiels en formation. Même entendue de manière extense, la place de Greimas est décisive ou imminente tant dans la complexité du contexte historique (figure centrale de la sémiotique et des réflexions de l'Ecole de Paris) ; tant dans la publication de *Sémantique structurale* (1966) où le signe devient la manifestation de la relation spécifique entre expression et contenu, d'une part ; sujet et objet, d'autre part. Ainsi, la forme est circonscrite au « micro-univers » de sens pour enfin explorer les substances substituées aux « mondes » dans leur entier.

On y voit que la sémiotique greimassienne a fondamentalement alimenté la dissolution dualiste du signifiant (Sa) et du signifié (Sé) en y introduisant la coprésence des couches de sens. Le passage du « micro-univers » signifiant à la structure du « monde » signifiée est activé au moyen de l'énonciation. Elle englobe le niveau de signification et devient « une composante autonome de la théorie du langage, comme une instance qui aménage le passage entre la compétence et la performance, entre les structures sémiotiques virtuelles qu'elle aura pour tâche d'actualiser et les structures réalisées sous forme de discours » (Greimas & Courtés, 1979, 126). Au moyen du signe, il est possible de saisir les grandeurs sémio-énonciatives, source de la production de la signification dans une optique générative. Il est question dans cette générativité d'interpréter le texte en expansions successives en vue de mettre en évidence une série de conversions de niveaux sémiotiques. L'idée qui soutient cette approche est que tout système de signification chez Greimas est de nature relationnelle en partant du niveau de surface jusqu'au niveau profond. Les travaux de François Rastier (*Faire sens*, 2018) ; Jacques Fontanille (*Pratiques sémiotiques*, 2015) ; Claude Zilberberg (*La structure tensive*, 2017), Denis Bertrand et Jacques

Fontanille (*Les régimes sémiotiques de la temporalité*, 2018) ; Jean François Bordron (*L'iconicité et ses images*, 2011), entre autres, tracent les multiples voies où la réflexion sémiotique se déploie. De la ligne de l'analyse sémique, dans ses règles d'association des composantes sémantiques du signe entre inhérence et afférence organisés par Marius Bavekoumbou (*L'œuvre du sens*, 2020) aux choix des signes en termes de signification (passions, émotions, sentiments, affects, corporéité) avec leurs effets tensifs respectifs jusqu'à l'analyse systématique des formes sémiotiques qui rendent compte des relations structurales iconiques et symboliques, le signe connaît un questionnement sans cesse croissant.

Toutefois, la multiplicité des analyses, des méthodes sémiotiques démontrent une impossibilité de percevoir un signe sans faire référence à un fond ou aux agencements de ce que Cassirer appelle « les formes symboliques ». On y retrouve les mêmes homologues structurelles du signe dans les formes symboliques en distinguant au passage signe Vs symbole. Au sein de cette opposition, le signe fait partie des catégories du monde physique tandis que le symbole relève du monde mental et des intensités imaginaires déployées dans le texte. Condition minimale de tout langage, le signe sert à marquer le jeu des opérations textuelles à l'occasion d'un codage ou d'une articulation entre une forme sensible et une substance sémiotique. Si la sémiotique semble un modèle adéquat d'interprétation, c'est bien dû au fait qu'elle est apte à saisir une profusion de signes du langage, donc diverses occasions d'identifier les traces signifiantes. Les approches théoriques articulées sur le signe offrent la possibilité de circonscrire les différences disponibles : forme et force du signe, son orientation et son évolution.

5

Ainsi, la démarche assignée ne cherche pas à choisir l'un ou l'autre théoricien, l'une ou l'autre approche du signe mais à trouver comment le signe prend expression et contenu, forme et fond ou sens et valeur dans les structures textuelles afin de tirer de leur tension de nouvelles ambitions de systématisation. Il s'agit de favoriser une voie qui s'étend, non dans les régularités usuelles de signifiant et signifié mais dans les catégories de la pertinence du signe (manifestation lexicale et narrative) à sa complexité dynamique (immanence discursive et isotopies thématiques). De là, rien ne nous empêche de mettre à disposition les outils de la sémiotique textuelle, avec son versant le plus rigoureux de la sémantique interprétative¹. Elle nous aide à émettre de façon indicative et subsidiaire des fonds culturels de signes en matière d'interprétation des textes. Nous mettons alors en évidence une perspective descriptive/interprétative pour faire émerger la performance sémiotique vue dans les textes d'Okoumba-Nkoghé comme une étendue faite de signes, d'indices, d'icônes et de symboles.

1. Du corpus à la loi des indices

Au point d'en faire une technique narrative opaque, le langage est constitué de gestes, de sons musicaux et d'indices textualisés, c'est-à-dire sémiotisés de manière singulière et saisissante. La clef interprétative est de penser que les textes convoqués, à savoir, *Le rêve de Nyenzi* (2009) et *Le pacte d'Afia* (2010) constituent une synthèse originale, convaincante et réussie entre le plan de l'expression et le plan de la substance du signe. On retrouve dans l'ensemble de ces textes, des processus narratifs et discursifs, des axes actantiels entre sujet et anti-sujets repérés à travers des traces et des indices textuels. Etant donné que le signe lui-même est soumis à la médiation des sujets et des objets de sens avec l'univers anthropique, et, dans une perspective élargie, à la loi des indices. Cette loi suppose qu'il n'existe pas au sein de ces quatre textes une conceptualité rigide du sens. Les formes expressives ainsi que les formes de contenu circulent par multiplicité stratifiée en véritables systèmes sémiotiques. Les unités et les relations

¹ La théorie interprétative de Rastier s'inscrit au rang des approches rigoureuses, car elle développe une perspective herméneutique et critique (Rastier, 2009) en établissant les conditions et les stratégies qui font émerger le sens au sein de performances sémiotiques.

élémentaires, formées ou construites, sont manifestées au sein des textes par des connexions inattendues et des changements de niveau sémiotique.

Le cheminement vers *Le rêve de Nyenzi* est marqué par la rencontre avec les signes, non pas arbitraires mais potentiels et culturels. Dans ce texte, il s'agit d'un regard sur le monde et la dissémination des signes comme principe productif d'un ensemble de systèmes signifiants : (rupture avec les modes logiques, recherche constante des traces, reconstruction des indices, reconstitution de repères et enfin, réorganisation des codes sociaux). Il est question de vérifier comment le signe négocie le virage vers les afférences et la remontée des conditions culturelles à la surface discursive du texte. Pour évoquer une médiation éventuelle, nous allons suivre la façon dont le sujet, Nyenzi est inscrit dans une dialectique initiatique aussi présente dans *Le pacte d'Afia*.

Doué d'une certaine autonomie, *Le pacte d'Afia* organise des séquences narratives composées d'un faisceau de règles sémiotiques. L'une des règles de ce texte articule la narration du peuple des immortels. Des descriptions ayant valeur d'hypotypose à peine masquée, se cristallisent à l'intérieur des configurations complexes de ce peuple. Errant, il s'installe finalement dans une région jusque-là pleine de fertilité. L'isotopie de l'abondance, sémiotiquement conquise, se propage à Fula-Akok. La vie y suit son cours narratif, tranquille. Jusqu'à ce que le texte recompose une série de dualités par le jeu des différences sémiotiques catégorielles. Le point de disjonction qui accélère la transformation narrative est la présence de la Bête du marais. Elle fait écrouler toutes sortes de transformations dégressives : le viol, la castration, les lois trop rigides, la disette.

Suite à cette situation, Afia va signer, auprès d'un grand arbre, un pacte avec Neme (la Bête du marais) ; lequel va mettre toute la contrée en ébullition. Ce pacte apparaît dans le discours comme porteur d'effets de sens très particuliers : la perte de l'immortalité qui occasionne, à l'autre bout du parcours de manifestation une structure de la mortalité et de l'exil. Face à ces figures de l'effacement, advient la dilution des codes et des indices éparpillés dans une dimension spatio-temporelle et dont la tâche principale de la sémiotique consiste ici à les remonter en surface, niveau par niveau. Aucun repère, certes, mais le texte fait apparaître une nouvelle programmation narrative fondée sur une délocalisation spatiale et la suppression des interdits. Le parcours de manifestation du texte se génère davantage avec des prolepses marquant le retour des exilés qui finissent par suivre, pour certains, Nzam ; pour d'autres, Neme. La structure sémio-narrative favorise alors en arrière-fond la portée mythique de la dialectique des valeurs. Ainsi, le signe s'efforce d'ouvrir dans l'ensemble de ces textes le système signifiant : (i) celui de la recherche des traces, des indices et des codes entremêlés à un autre système (ii) celui des valeurs profondes du texte articulées en bloc (visible Vs invisible ; éclairé Vs sombre ; immortalité Vs mortalité ; factuel Vs contrefactuel ; bien Vs mal). Les processus narratif, énonciatif et discursif de ces textes sont marqués par un réseau de références à des significations et les contraintes idéologiques, toujours relatives au fonctionnement textuel.

2. Signe et parcours interprétatif

Réfléchir sur le signe revient à organiser les structures sémiotiques. C'est appliquer au texte un passage du local (signe) sur le global (texte). Dans ce même cadre épistémologique, le signe continue d'opérer et de ménager le passage entre les divers codes sémiotiques. Le signe apparaît alors comme « une action qui à tout le moins permet de passer d'un signe à celui qui le suit et en somme de produire un passage à partir du passage suivant » (Rastier, 2003, 37). Depuis quelques années, dans l'enceinte des théories sémiotiques, à tendance textuelle et interprétative, le rapport entre signifiant et signifié est reconstruit ; privilégiant ainsi le signe comme un passage. Rastier situe le signe comme moment d'un parcours interprétatif élémentaire allant

d'un signifié à un autre. La sphère sémiotique désigne le signe comme un passage entre signes. Ce qui suppose une nouvelle approche de la notion de texte comme un système de traits polysémiotiques. De ce point de vue, nous ne pouvons qu'obtenir des codes interprétatifs différenciés pour aborder les textes d'Okoumba-Nkoghé. La fonction du signe dans ces textes consiste à organiser les formes sémantiques, des parcours interprétatifs et des régimes de sens. Il s'agit donc d'ouvrir un champ des possibles littéraires constituées de relations actantielles et d'unités microsémantiques.

Que l'on nous permette de construire le lien entre la structure du signe et la pratique interprétative. Cette dernière consiste à déployer sur l'ensemble des textes convoqués « une stratégie critique qui entend pluraliser les systèmes de signes et les régimes d'interprétation, en les rapportant aux diverses pratiques où ils sont à l'œuvre [...] elle ne peut se satisfaire d'un modèle unique du signe, ni a fortiori d'un modèle unique de l'interprétation » (Intellectica, 34-35). Plus sérieusement, nous situons le signe du côté de la compétence sémiotique, c'est-à-dire d'une pratique servant à identifier les traits pertinents susceptibles de composer des formes sémantiques à analyser. Si le signe ne peut être localisé que comme un moment du parcours de manifestations, alors, il s'offre à la transmission et garanti le fonctionnement de la signification décodée à partir d'un "effet sémiotique". Certes, cet "effet sémiotique" n'est pas une condition d'interprétation suffisante des codes signifiants. Il faut tout aussi établir une sémosis active entre plan de l'expression et plan du contenu. Ce qui permet de déboucher, au plan d'une sémiotique générale, à la définition du signe comme une quête de signifiants.

2.1. Le procès de signifiante

Avant de montrer le fonctionnement des signes, et particulièrement, de la signifiante dans les textes, nous voulons situer avant tout sa polysémie conceptuelle au sein des études sémiotiques. Terme forgé par Benveniste, la signifiante se situe au sein de deux grandes mouvances interprétatives : la tradition hjelmslevienne et la sémiotique greimassienne. Entre les deux, la signifiante est relevée à la circulation des signes, à la manipulation et à l'interprétation. La signifiante est l'émergence, le surgissement d'un ensemble d'effets de sens produits par les signes dans un texte. Il s'agit bien d'une propriété de signifier, donc le processus de mise en relation de la signification avec la manière dont le sens est construit. Pour Ladrière, « la signifiante est ce par quoi la signification advient, ce par quoi les signes se font porteurs de sens » (1984 : 59). Nous complétons cette définition en montrant que la signifiante est la production de sens à partir du signifiant. Il nous faut dépasser ce simple cadre du signifiant, en allant au-delà du signe pour saisir les potentialités spécifiques des textes. Ce qui conduit à y voir dans l'écriture d'Okoumba-Nkoghé trois (3) niveaux sémiotiques de la signifiante que nous allons progressivement décrire. A travers ces trois niveaux, l'objectif est de se débarrasser d'une conception close du signe qui place le signifiant comme étape de départ et le signifié comme étape d'arrivée. Nous proposons un modèle transversal, c'est-à-dire une pratique ouverte à laquelle il n'est possible d'appliquer le principe structural de clôture. Cette impossibilité ne signifie non plus que le destin structural du signe est affecté. Bien au contraire, nous étendons son régime de significativité des trajets élémentaires (effets de sens locaux) aux trajets textuels (effets de sens globaux) informés par la permutation circulaire des signes et leur inscription à l'intérieur des complexes sémiotiques.

2.1.1. Le signe comme poste d'une structure

Le langage contient au niveau de sa fonction sémiotique une existence qui renferme l'ensemble des relations du signe dans une structure. Celle-ci, conçue selon Hjelmslev comme une entité autonome de dépendances internes, est constituée d'une forme sémiotique, c'est-à-dire le plan de la substance de l'expression et le plan de la substance du contenu. Bien mieux, on peut dire qu'une structure, en sémiotique, est la relation établie entre deux termes ou entre un terme et lui-même (structure minimale). C'est d'ailleurs même le but poursuivi par cette définition structurale issue de la sémiotique greimassienne, reprise par Anne Hénault :

Un seul terme-objet ne comporte pas de signification. La signification présuppose l'existence de la relation : c'est l'apparition de la relation entre les termes qui est la condition nécessaire de la signification. La structure, si on la définit comme un réseau de relations sous-jacent à la manifestation, devient le lieu unique où peut se situer la réflexion sur les conditions d'émergence de la signification, mais aussi en même temps, le dispositif permettant de saisir les objets sémiotiques. Elle n'est plus seulement un concept épistémologique rendant compte de la possibilité de connaître le monde signifiant, mais le concept opératoire qui exige qu'à toute grandeur sémiotique soit postulé un réseau relationnel qui lui est sous-tendu (Hénault, 1979, 30).

Pour décrire sur le mode technique et structurel la façon dont la signifiante circule, nous allons exploiter quelques structures sémiotiques : la structure réflexive (un terme renvoie à lui-même ou bien une action qui part du sujet et revient au sujet) et la structure oppositive ($A \leftarrow / \rightarrow B$). Dans ce cas, le mode de signifiante du signe en tant que poste d'une structure correspond aux liaisons ou aux relations complexes opposées.

Au pouvoir sémiotique remarquable, *Le rêve de Nyenzi* organise une structure sémiotique réflexive. Elle met en scène la recherche constante des significations à travers les activités oniriques du sujet lui-même. Cependant, l'épaisseur sémiotique de ce "rêve", bien qu'informé de significations indique un déploiement des faisceaux imaginaires. Le sujet est pris dans le vaste champ de dispositions de l'organisation des productions sémiotiques : (a) « Il ferma les yeux et vit ses amis morts [...] il rouvrit les yeux mais les referma très vite » (p. 7) ; (b) « Nyenzi avait la tête courbée [...] le jeune homme leva la tête » (p. 7) ; (c) « Quand le jeune homme sortit de ses pensées » (p. 54) ; (d) « c'est dans ce demi-sommeil que lui apparut la fille de l'île » (p. 54) ; (e) « Nyenzi sortit de sa somnolence » (p. 55). Toutes ces occurrences manifestent une structure réflexive à partir des signifiés 'fermer'/'ouvrir' ; 'courbé'/levé ; 'entrer'/'sortir' ; 'apparaître'/'disparaître' qui permettent d'envisager de manière rentable le parcours spirituel d'une quête de savoir. La clef en est de penser que cette quête apparaît comme le foyer et l'emblème d'une signification contenue dans le contact onirique du sujet avec lui-même puis du contact du sujet avec des entités extra-sensibles.

Dans la production sémiotique (a), le signe structure non seulement les traces du passé qui résistent à survivre dans la mémoire, mais également, il stabilise toutes les lignes sensibles : la guerre, la mort de ses amis, la ruine, l'absence d'un métier, l'ensemble du système social défectueux. En (b), nous avons une production sémiotique qui marque un changement de sens, une variation située du côté du mode d'être du sujet. Il ne s'agit plus d'un simple reflet de sa réalité mais une prééminence de la vie expressive du sujet articulée en vie métafictionnelle. Raison pour laquelle on a la variation structurelle déclinée dans « tête courbée » et « leva la tête ». La première occurrence manifeste un mouvement descendant, celui qui fait front avec le sol et

dilue tout signe à la surface. Il glisse plutôt vers le rêve et roule en direction d'un espace souterrain, en lien avec une isotopie de la 'mort'. La seconde occurrence constitue le mouvement de remontée, celui ascendant de sortie du rêve, poste d'une structure et espace d'origine de la narration.

Ensuite, les productions (c) et (e) confirment la sortie de l'instance onirique mais elles ouvrent d'autres possibilités de structurations du signe. On y voit clairement articulé dans ces énoncés que durant la constitution des deux mouvements (descendant et ascendant), nous avons deux sortes de signes : l'un, visible au plan expressif est un signe qui 'flotte', il est temporel, agite, bouscule les rêves et toutes les linéarités textuelles. L'autre, inaccessible est durable et immuable. Il est fixé dans la production (d) et ancré durablement dans la mémoire du sujet. L'apparition en mémoire de « la fille de l'île » devient le motif des signes durables et le résultat des parcours singuliers frayés en partant des strates profondes du rêve jusqu'à sa manifestation en surface. Ainsi, peut-on commencer de comprendre que « le signe est présenté comme un moyen à travers lequel l'homme se rend présent ce qui est absent ou inaccessible, et crée un foyer stable pour d'autres représentations. » (Frege, 1971, 64). On y devine aussitôt qu'une conception opératoire du signe organise plusieurs configurations aussi présentes dans *Le pacte d'Afia*. La perspective sémiotique entend par 'pacte' la structure d'un ensemble de signes latents et manifestes.

Pour pouvoir comprendre ces signes, nous présumons une opération de décryptage textuel. Au plan de l'organisation de la structure signifiante, on note que l'articulation du sujet et du pacte favorise la co-construction du sens. Celle-ci s'actualise au fur et à mesure de la dissémination des traits sémiotiques. Pactiser, c'est lier, nouer, tisser et établir une relation très fusionnelle, soit-elle, entre un destinataire et un destinataire, selon les degrés les plus forts par différence aux degrés les plus faibles. Expliquons la structure de ce pacte tissé dans le texte : « Afia, resta sans voix, c'était donc lui, le monstre du marais ! Elle tremblait de partout, tandis qu'aux alentours, le vent caressait les plantes dans un flirt libre. Faisant deux pas vers elle, l'étrange créature lui dit : n'aie pas peur, nous pouvons nous entendre et faire alliance. Grâce à moi, tu réaliseras toutes tes ambitions. » (Okoumba-Nkoghe, op. cit., p. 63). Les premiers éléments font déjà sens et installent une forme de communication entre Afia et la bête du marais ; en leur milieu, advient l'objet du pacte, « faire alliance » qui comporte le signe afférent 'signature'. Pactiser, c'est aussi signer mais il ne s'agit pas d'une signature physique, matérielle plutôt d'une signature mystique. Celle qui permet notamment l'établissement de la relation entre les deux acteurs.

De nouveau, le pacte fait place à l'inclusion des acteurs. Sa pertinence se trouve dans une hiérarchie sémiotique des signes (« nous pouvons nous entendre », et « faire alliance ») sous les signes (« tu réaliseras toutes tes ambitions »). Cette hiérarchie entre signes mène à l'établissement d'un contrat fiduciaire ou, au plan communicatif, d'un échange qui aboutit à l'acceptation. La base cristalline de ce pacte est l'installation d'une loi unitaire entre Afia et la bête du marais. De la sorte, le texte projette l'existence d'une strate de signification plus fondamentale : le but du pacte étant le syntagme « tu réaliseras toutes tes ambitions » relève d'une promesse et du plan de la manipulation à partir de la modification par la bête, du vouloir-faire et du devoir-faire d'Afia. Le début du passage montre qu'Afia est en situation de faire-faire, par persuasion (« n'aie pas peur ») et promesse. Cette manipulation sémiotique place la bête en situation de garant de l'action ou de la scène factitive. D'elle, nous y relevons au plan de l'expression textuelle l'intégration des formes signifiantes toujours en circulation dans le texte. Ce qui sous-entend, par contrecoup, qu'un pacte est bien un réservoir potentiel de formes et de signes :

Et que demandes-tu en échange ? L'homme porte une énergie considérable [...] c'est ce que vous appelez sperme. Voilà ce que tu m'aideras à obtenir, c'est mon aliment essentiel. Afia exulta. Monstre ou pas monstre, cet être lui donnait la possibilité d'arrêter cette vie de soumission passive, où la femme était l'esclave du mâle [...] J'accepte, dit-elle, mais comment vais-je procéder ? Tu me laisseras entrer en toi, le reste se passera simplement, désormais, nous serons deux en un seul corps » (Okoumba-Nkoghé, op. cit., p. 64).

A commencer par des propriétés spécifiques, la connaissance de ce passage relève de la combinaison des signes qu'il convient de prendre en considération. De façon formelle, on peut considérer qu'il y a acceptation de contrat, à travers un couple de signes duaux ou une forme de relation hétéro-animale. Le reste n'étant plus qu'une affaire de lien susceptible de combler un mal. Raison pour laquelle toute l'organisation signifiante mobilise, progressivement, dans les mécanismes discursifs une communication affective. Elle y circule et concentre dans le texte la fonction consensuelle (« j'accepte, dit-elle ») ; une sorte d'exposition de toutes les dispositions subjectives, corporelles étalées. Les contacts sensuels ou les transformations de l'intimité se poursuivent entre Afia et le monstre (« tu me laisseras entrer en toi ») dont l'objectif est de construire une fusion des propriétés, celles inhérentes à l'animalité/ et la /féminité/, (« nous serons deux en un seul corps »). Non seulement, la constitution des signes passe par le corps féminin, transformé en objet de substitution, mais aussi un lien, un passe-droit et un support de projection de toutes les connotations signifiantes du pacte. L'ensemble de ces connotations, toutes, potentielles fonctionnent selon les objectifs sémiotiques fixés ici.

10

En premier, investir les signes, énumérer les variables sémantiques de ce pacte et déceler le stock cohérent de ses règles de combinaison. En dernier, expliquer selon quelles règles sémiotiques ce pacte structure l'univers de sens et constitue un répertoire de significations. Placé au centre de la formation des plans d'expression, le pacte est un signe en tant qu'entrelacs de la signifiante, du sens et de la signification. On y distingue alors trois grands niveaux ou paliers sémiotiques de ce pacte, d'abord : (i) Le micro-palier est celui des relations formelles ou syntaxiques, c'est-à-dire le palier de l'assemblage de signes (pacte, lien, contrat, contact). Puis, (ii) le méso-palier ou palier intermédiaire comporte des relations sémantiques (je, me, moi Vs tu, toi ; Bête Vs Afia) pour construire le cadre d'une continuité spatio-temporelle du pacte. Rapportée à une performance sémiotique, la signifiante de ce pacte ne se détecte pas nécessairement en bloc, mais par construction et organisation des unités déployées au plan spatial et au plan temporel. C'est un pacte fait pour durer dans un espace-temps déterminé. Etant donné qu'on observe dans le texte un dispositif sémiotique complexe de la spatialité et des déterminations de la temporalité à travers la volonté d'Afia d'entrer dans une spirale destructrice.

Ce qui nous fait monter au (iii) macro-palier, celui de l'organisation sémiotique de la structure globale des signes (consensus, acceptation et signature du pacte) avec leurs usages sociaux. En allant établir ce pacte avec le monstre du marais, sa volonté est d'entrer dans un champ de valeurs et y sélectionne soigneusement des valeurs dominantes comme le mal, la vengeance, la destruction de la toute puissante domination masculine. Le sens de son pacte provient des tensions de groupes et de conflits communautaires. Au lieu d'être un signe ordonnateur de contenance d'un ordre social, c'est plutôt un signe qui vient bousculer les bases initiales, le classement des valeurs axiologiques au sein d'une trajectoire de quête (celle de l'immortalité) classique. Nous avons donc un pacte dont le niveau et le modèle structural, dévalorisé même avant la manifestation des niches discursives, occupe la deixis négative de l'axe de la signification. D'une structure à une autre, signes et structures condensent dans l'ensemble des textes convoqués des processus complexes de signification. Et, au sein de différentes structures le sens naît de divers modes de manifestation des signes. Si ce n'est pas au sein des sémèmes 'source', 'soleil' et 'rêve' c'est plutôt au sein du sémème 'pacte' que le langage d'Okoumba-

Nkoghé organise et structure conceptuellement le vécu. C'est aussi par combinaison synchronique que chaque signe, bien qu'ayant sa propre significativité, fonctionne toujours en relation au système qui l'informe.

2.1.2. Le signe comme point d'un réseau

Le mode de signifiante est celui des relations sémiotiques des signes avec leurs sèmes récurrents. On se donne pour tâche la construction de la signifiante à partir de l'articulation structurelle immanente des signes pour mieux cerner la mise en sens. Ce sens peut être présent dans les éléments qui renvoient aux implications sémiotiques de la signifiante. On y trouve dans les textes convoqués un réseau dynamique, complexe et stratifié. Par réseau, nous entendons plusieurs pôles actifs d'un signe, c'est-à-dire une série de termes qui échangent, sur le plan de la substance du contenu des rapports de similarité. Le signe appelle l'articulation d'un réseau associatif, c'est-à-dire un ensemble de relations où s'observe la récurrence d'une molécule sémique. Entraîné et façonné par des paramètres sémiques, le signe permet de mettre en évidence un groupement d'au moins deux sèmes, tous de nature spécifiques lié par le critère de coréférence. On y voit systématiquement apparaître, au moins deux fois ensemble, à l'intérieur de deux positions syntaxiques différentes d'un même produit une similarité construite et manifestée à partir du mot « source ». Pour approfondir la perspective ouverte par des plans sémiotiques, comme en rappel ou en écho des critères constitutifs du langage d'Okoumba-Nkoghé, les textes sont englobés dans un processus signifiant, informé et structuré par un réseau de relations. Du moins, dans *Le rêve de Nyenzi*, l'auteur reconduit le signe vers la source, à propos de l'objet de quête de Yumbi :

Il y avait, à la lisière du cimetière une cabane, celle de Yumbi, un ancien camarade de classe de ses oncles. A la veille du certificat d'études primaires, on l'avait trouvé un matin dans la forêt aux morts, inanimé, une couronne de fougères sur la tête. Voulant être le meilleur, il était allé nuitamment chercher la science des Esprits. Il n'avait pas supporté le poids de la connaissance, et la connaissance l'avait terrassé » (Okoumba-Nkoghé, *op. cit.*, p. 26).

La source est indexée dans ce passage sous les traits d'une vision pratique de l'existence humaine et des conduites et l'imaginaire social. Bien que métaphorique, la connaissance est aussi une source. Cette source est propagée dans un réseau de sens qui accroît potentiellement les possibilités de sens. L'adverbe « nuitamment » forme la molécule sémique /sombre+/invisible+/obscur/. Sans doute, nous voulons reconnaître que cette molécule sémique est construite par opposition à l'isotopie de la 'connaissance'. Laquelle est stratifiée, selon des degrés d'immanence qui vont du plan de l'expression pour remonter et occuper tout le plan de la substance. Du moins, le syntagme « le poids de la connaissance » institue une sémiose, c'est-à-dire un réinvestissement de la vie expressive, celle du monde nocturne et de la manifestation de ses signifiants en monde lumineux ; lequel *habille* le signe de tout son poids substantiel.

Ainsi, toute la structure des multi-ensembles et les occurrences du sémème 'source' se trouvent rabattues en relations incarnées par le signe. Pour une telle fonction réflexive du signe, on perçoit que même dans la substance, Okoumba-Nkoghé ouvre un autre niveau expressif lié à la nature extra-logique du signe. C'est bien sur les articulations de ce fond qu'apparaît son métalangage signifiant. Ce qui ne veut pas dire qu'au cours de ce métalangage, il y a arrêt de la signifiante et qu'il y manque une formalisation du signe. Bien au contraire, le signe devient une instance potentiellement infinie. Il ne rompt momentanément avec le plan de l'expression qu'à travers la possibilité de prolonger le plan de la substance et ses signifiés. Le sémème 'source' constitue le noyau autour duquel gravite un réseau d'articulations de la signification. Ainsi, *Le pacte d'afia* est un texte en contact avec l'efficacité possible du sémème 'source'

dans son fonctionnement singulier : « La forêt était calme. Et la source, couvée par la forêt était pure et limpide. Ici n'arrivait pas la fumée sale du village » (Okoumba-Nkoghé, op. cit., p. 86). Au de-là de l'agencement en série des signes, la 'source' est strictement connexe à l'expérience pratique. Forêt et village constituent le cadre d'arrangement singulier d'une expérience du signe. Une visée si étendue nous permet de soulever des paramètres isotopes de distinction entre, d'une part, l'isotopie de la 'stabilité' propagée à la fois dans « forêt » et dans « calme » ; d'autre part, une autre isotopie s'affiche en arrière-fond, la 'pureté' et la 'limpidité' de la source opposée à 'impureté' actualisée dans le syntagme « fumée sale ». En modélisant quelque peu, la 'source' devient un objet d'expérience partagé entre le procès de signifiante et son extension maximale vers la structuration des substances, chaque fois, uniques et singulières. Résumons dans le schéma ci-après, les différentes occurrences du sémème 'source' comme point d'un réseau signifiant :

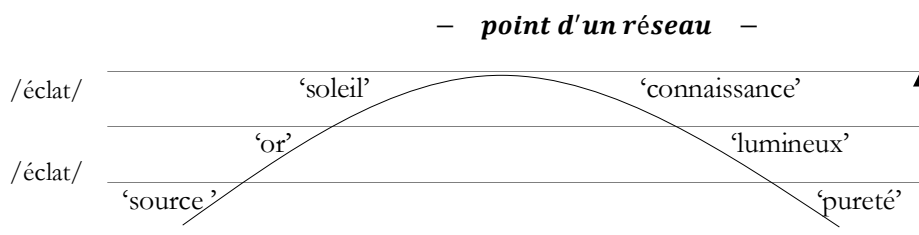


Schéma 1 : Les occurrences de la source

2.1.2.1. Point syntagmatique

Le schéma ci-dessus dispose d'une matrice descriptive qui manifeste une sémiosis active de passage d'un point syntagmatique vers le point paradigmatique. De la gauche vers la droite, c'est le point syntagmatique, celui des différents degrés et régimes de formalité des signes. Le signe ne se sépare pas d'une recherche d'expression concomitante de règles syntagmatiques. 'Source', 'or' et 'soleil' forment le point syntagmatique parce que ce sont des signes qui tissent des relations entre leurs signifiants et leurs traits de sens respectifs. Ces signes occupent dans les textes certaines opérations formelles (addition, permutation, déplacement). Ils se rangent les uns à la suite des autres combinés, linéairement dans une série et une chaîne effectives. Point d'articulation de toutes les ressources, le signe est catégorisé syntagmatiquement en fonction des autres signes avec lesquels il est articulé. Aussi, il est modélisé paradigmatiquement en fonction de la substance à laquelle il stabilise.

2.1.2.2. Point paradigmatique

'Source', 'or' et 'soleil' contractent entre eux des rapports virtuels ou associatifs qui sélectionnent des unités discrètes, respectivement 'pureté', 'lumineux', 'connaissance'. La présence de ce lien paradigmatique marque un régime de transmission fondé sur un horizon socio-sémiotique qui conditionne la formation des valeurs. Celles-ci forment des cooccurrences de mots à la reconnaissance des traits récurrents et en groupement en réseau de traits génériques isotopes constituant ainsi un point paradigmatique. En ce point, le sens du signe devient celé mais attribue néanmoins au fonctionnement du texte une loi de propagation des relations duales, à travers, les unes syntagmatiques ; les autres, paradigmatiques. C'est bien ce qu'apporte cette synthèse : « la notion de relation paradigmatique vise donc l'ensemble des liens que des unités non manifestées entretiennent entre elles, hors d'un énoncé particulier. Ces relations

paradigmatiques opèrent sur l'axe de la sélection. » (J.-M. Klinkenberg, 1996 : 146). De surcroît, concevoir le signe comme point d'un réseau (syntagmatique et paradigmatique) permet de renouveler la question de la constitution du langage chez Okoumba-Nkoghé dont l'intrigue du sens articule une série de correspondances entre une isotopie spécifique, de nature syntagmatique liée à l'/'éclat/ et son transfert vers une isotopie générique, de substance paradigmatique, liée aux valeurs discrètes, pures et profondes de l'univers socio-culturel.

2.1.3. Le signe comme moment d'un parcours

Ce niveau est articulé par des signifiants diverses : la nature inaccessible du signifié, les formes énigmatiques, des significations fermées dans le but de faire prévaloir des signes potentiels. Comme les textes présentent des contours de formes que l'interprétation a pour objectif de reconnaître et de parcourir, leur identification et leurs parcours sont indissociables. On doit compléter et sans doute dépasser la conception locale ou distributionnelle du texte par une conception globale ou *interprétative du sens*. Un lien intrinsèque se tisse entre le *parcours génératif du sens* (Greimas) et le *parcours interprétatif* (Rastier). La générativité conçoit le texte comme une organisation de différents paliers sémiotiques allant des structures profondes voire abstraites aux mécanismes effectifs de la mise en discours. On y distingue deux grands niveaux du parcours génératif, l'un est lié aux structures sémio-narratives ; l'autre, aux structures discursives (temps, espaces, acteurs). Au milieu de ces structures, le signe devient l'élément de support de la genèse du sens. Dans le cadre présent concernant de manière privilégiée le parcours interprétatif, le signe est tout aussi un support, cette fois, celui de l'interprétation. Ce qui sous-entend que le signe, pris au sein d'un parcours interprétatif est « une suite d'opérations permettent d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou un texte. Toute interprétation est ainsi conçue comme un parcours dans un texte. Les signes résultent des parcours interprétatifs dont ils constituent des moments de stabilisation toujours révisables » (Rastier, 2003, 33). L'objet d'un parcours est de reconstituer les signes en identifiant leur plan d'expression tout en l'associant au plan de la substance. Cela permet une démarche de mise en sens du texte. Retenons, à l'intérieur du parcours interprétatif, les formes sémiotiques et les fonds sémiotiques.

2.1.3.1. Le parcours des formes sémantiques

Il s'agit de montrer qu'au bout du compte, le signe se présente comme la construction progressive d'une théorie de la signification. Etant donnés les objectifs signifiants d'une sémiotique descriptive, le signe ne peut sortir de la boucle de production des formes et des fonds sémantiques. En suivant un parcours de formes, nous souhaitons dégager dans les textes des classes de processus. Au niveau textuel comme aux autres, les unités résultent de segmentations et de catégorisations sur des formes et des fonds sémiotiques. Les textes multiplient potentiellement les interconnexions entre signes. Il en advient de leurs relations textuelles une possibilité de parcours qui sont, pour la plupart, des parcours de condensation formés de figures locales, des expressions et des usages et des parcours d'expansion constitués d'une complexification des jeux de langage d'un niveau à l'autre. Production de sens et non simple mode de déploiement, la réalisation des usages, la sélection des expressions ainsi que la mise en discours valorisent une forme schématique qui oriente, à chaque moment du parcours, le sens de la praxis quotidienne. C'est d'ailleurs à partir de cette praxis quotidienne qu'on identifie un procès des formes dans *Le rêve de Nyenzi*.

Ce texte ne manque pas de corrélation avec les formes dissidentes et l'installation d'une isotopie mortifère :

Depuis la fin de la guerre, Nyenzi passait le plus clair de son temps dans le cimetière qui surplombait la capitale. On y avait enterré beaucoup de ses camarades. Il pensait, au détour d'une tombe, retrouver leur chaleur perdue. Agé d'une vingtaine d'années, il se sentait trop vieux pour reprendre ses études interrompues voilà sept ans. Mbela avait gagné la guerre. Les fils de l'hiver avaient quitté le pays. Le nouveau pouvoir, tant bien que mal, essayait de s'organiser pour nourrir les enfants de Mayi.» (Okoumba-Nkoghé, *op. cit.*, p. 5).

Ainsi, la récurrence du trait /guerre/ et les différentes occurrences de l'isotopie mortifère dans 'cimetière', 'enterré', 'tombe' produisent, au niveau de la signifiante, une chaîne de référence constituant l'horizon socio-sémique, selon la connexion avec le trait /inanimé/. Ce dernier, et selon son degré de signifiante, renforce l'installation de l'axe de la déchéance : ruine du sujet (« chaleur perdue, « études interrompues ») ; ruine des paramètres sociaux (« cimetière qui surplombait la capitale »). On y ajoute également la ruine du pouvoir politique contenue dans la périphrase « les fils de l'hiver avaient quitté le pays » ; laquelle maintient vives la critique, la dénonciation des logiques macrosociales du monde occidental dans un système de positions différentielles.

A l'opposé du trait /inanimé/, on trouve le trait /animé/inhibé dans 'capitale' auquel le trait /ville/actualise. On comprend alors que l'auteur pose un véritable système de signes où les significations plus ou moins stables se dégagent à partir des niveaux systématiques supérieurs véhiculés par le langage. Celui-ci tente à chaque étape du parcours interprétatif d'exercer son action critique mobilisée en fonction des signes indéfiniment ouverts et fermés inscrits en procès général de la signifiante. C'est le cas, avec la systématisation, c'est-à-dire la connexion entre les catégories de signes dont le parcours des formes sert à extraire les phénomènes signifiants de tout système langagier dans *Le pacte d'afia*. Le texte souligne :

Après avoir longtemps marché dans l'immensité des terres et des vents, en suivant le chemin du soleil, le peuple des immortels déboucha sur une région encore vierge, fraîche de fleurs et de pollen. Laisant sa tribu en arrière, Mvome-Nzok-le-jumeau escalada les hauteurs de la roche millénaire qui lui barrait le passage. Elle était large et grande. Plus haute que l'okoumé à la belle allure, elle s'élevait vers les nuages, siège des pluies. Arrivé au sommet, le patriarche découvrit ce qu'il avait vu en rêve des années auparavant. Un pays magnifique, traînant comme un immense ruban un ensemble de forêts et de clairières, baigné par un fleuve sonore au sable scintillant. Au loin, plaines et savanes se signalaient. » (Okoumba-Nkoghé, *op. cit.*, p. 9).

Pour la saisie méthodique du sens des signes, commençons par la distribution structurée des formes signifiantes. Elles se lisent selon les axes de l'horizontalité et de la verticalité accompagnés de modulations spatio-temporelles. D'une part, l'extrait met l'accent sur les signes placés horizontalement et présents dans les syntagmes « immensité des terres », « large et grande », « immense ruban » et l'extension de l'adverbe « au loin » qui accentue l'ouverture signifiante. Le signe, non seulement il est iconisé en ruban, et donc sémiotiquement accroché au temps, scintille entre fleurs et pollen. C'est plus ou moins un signe qui affiche une spécificité sémiotique par sa nature instable, car placé entre « des vents » et finit par s'évaporer au plan de l'expression, c'est-à-dire entre « fleurs » et « pollen ». D'autre part, au plan de la verticalité sémiotique et en suivant le cours du parcours des formes, nous avons un autre signe qui s'affiche dans ce passage. C'est un signe plus ou moins fermé, vertical et ascendant ; celui qui suit « le chemin du soleil » exprimé par les 'hauteurs'. Un signe qui masque la complexité des rapports réels, moins instable, plus proche des 'roches'. C'est un signe naturel qui connecte les traits marche/soleil. On peut donc considérer que le soleil devient l'écran temporel qui oriente la marche des acteurs selon ses mouvements gravitationnels. Il est tout aussi, pour ces acteurs, le signe qui permet de mesurer le temps et remonte, en profondeur hyperbolique vers les sémèmes 'nuages', 'sommet' même si son mouvement ascendant se voit menacé par un autre mouvement

en présence, celui de la dilution qu'apporte les sémèmes 'pluie', 'baigné', 'fleuve' et même la tentative de son effacement possible dans l'onirique à travers l'occurrence 'rêve'. Globalement, c'est un signe qui change une forme sémiotique en fond sémiotique et semble fixer la signifiante relative à l'immortalité du peuple Eboro, tel que nous allons le démontrer à travers la description des fonds sémantiques.

2.1.3.2. Le parcours des fonds sémantiques

La dynamique de fonds sémantiques et leurs optimisations sont paramétrées de manière homogène selon d'un texte à un autre. Les fonds sont constitués et reconnus par rapport à des présomptions, et comparés à différentes pratiques. En outre, les contrats de production et d'interprétation qui sont associés aux discours captent les faits de signification au niveau des fonds sémantiques. C'est dire que le parcours des fonds sémantiques est marqué par des signes mis en relation avec des catégories d'expression et de vécu dont il faut aller chercher la signifiante à l'intérieur des configurations extrêmement complexes. Deux grands fonds sémiotiques sont mobilisés dans les textes, à savoir : *la quête initiatique (Le rêve de Nyenzi)* et *la perte de l'immortalité (Le pacte d'Afia)*.

Tous ces fonds sont couverts par une loi textuelle, celle des indices auxquels s'ajoutent les codes, la recherche permanente des signes. Ceux-ci sont disséminés dans l'ensemble des textes et rendent homogène les structures sémio-narratives tout comme les structures sémio-discursives. Faisant partie d'un système de signes socialisés, *la quête initiatique* est un fond sémiotique en jeu dans la constitution des signes. Le parcours de ce fond est bien présent dans *Le rêve de Nyenzi*. Texte dont les régimes de production de signes tracent le contour de catégories nettes sur un fond énigmatique avec des variations narratives aux allures mystérieuses et énigmatiques, à l'exemple de l'énigme de la maison sur la colline : « elle emmena Saka sur le site de la maison sur la colline. Ils n'eurent aucun mal à la retrouver. Tout était désert. Il y avait même à l'entrée du portail, des toiles d'araignée. Personne, donc n'y avait mis les pieds depuis bien longtemps » (Okoumba-Nkoghé, *op. cit.*, p. 152). On comprend maintenant que chez Okoumba-Nkoghé, 'colline' indexe la présence des sèmes /élévation/, /hauteur/, /centralité/ et /foi/ constitués comme un cours d'action ouvert et projectif de l'expérience humaine, celle qui est anthropologiquement constituée d'un arrière-plan spirituel.

Le sujet est souvent placé entre les hauteurs, du moins situé dans un ailleurs imprévisible. Atteindre donc la maison sur la colline, c'est pour Okoumba-Nkoghé, l'aboutissement d'une expérience du sujet qui se détache de l'ensemble des formes interrogatives axées sur le quotidien. Il s'agit d'apprêter, de préparer la compétence modale du sujet ; lequel rentre dans un parcours de quête, de déchiffrement des signes. Ce déchiffrement des signes ou collecte d'indices passe par une dislocation socio-affective durant la projection de l'activité onirique « Toute la nuit, Nyenzi rêva : il était sur une colline et des perroquets chantaient dans un buisson, à quelques pas de lui. Du buisson chanteur, sortit la fugitive de haute mer. Elle venait lui réclamer sa mèche de cheveu » (Okoumba-Nkoghé, *op. cit.*, p. 20). Dans ce passage, on note la présence d'une périphrase qui ferme l'accès à la signification au premier niveau et la déplie au second niveau, « la fugitive de mer » avec son apparition énigmatique annoncée par le chant des perroquets, n'est autre, chez Okoumba-Nkoghé qu'une « sirène de mer ». Sa rencontre avec Nyenzi passe par la présence d'un code *anthropocentré*, en l'occurrence, la mèche de cheveu ; tout premier indice d'une quête initiatique. La chaîne narrative du mystère continue à se déplier en couches sémiotiques profondes dans *Le pacte d'Afia* : « Lui qui connaissait mieux que personne le pouvoir de la terre allait tout mettre en œuvre pour communiquer avec les forces telluriques. C'est ainsi qu'il pouvait renouveler l'énergie de son corps. Il s'accroupit et invoqua l'esprit d'Ayebe qui allait lui servir d'intermédiaire » (Okoumba-Nkoghé, *op. cit.*, p. 150). La fonction sémiotique du signe est ainsi tracée entre d'une part, la fonction indicative constituée

des modes de donation d'un monde visible et, d'autre part, la fonction expressive constituée des représentations symboliques d'un monde invisible, transcendant des esprits. Lesquels deviennent des intermédiaires, sinon des destinataires d'un dispositif de communication. Nous obtenons à partir de cette double répartition du signe une modélisation idéologique manifestée dans les deux textes : limite Vs non limite ; accessible Vs inaccessible qui prennent le sens de mortel Vs immortel et deviennent des matériaux pour construire le sens anthropologique des textes.

Rappelons d'abord une règle sémiotique selon laquelle classifier des signes à l'intérieur d'un parcours interprétatif c'est catégoriser des éléments constitutifs de la signification de ce parcours. Dans cet extrait, la signification est bâtie à l'aide des signes potentiels. Loin d'être arbitraires, le signe relève d'un schématisme à la fois de l'ascendance et de la descendance dont les éléments de catégorisation sont : « pouvoir de la terre », « forces telluriques » ainsi que les doubles fonds socio-sémiotiques contenus dans le mystère d'un « corps qui se renouvelle » c'est-à-dire, celui qui acquiert d'autres compétences modales pour s'ériger en sujet de contrôle de sa propre modification de *l'enveloppe corporelle*. C'est ce même contexte surnaturel ou mystérieux qui exerce une pression forte dans les structures discursives des textes convoqués.

Conclusion

Pleine de systématique, la description sémiotique résulte de la combinaison des systèmes ainsi que des lois textuelles systématiques permettant une interprétation unifiée. Pour organiser une approche unifiante des phénomènes textuels, on accorde donc la place de fondement à la compréhension des formes sociales, culturelles et anthropologiques indexées dans les textes. Nous avons tenté d'atteindre l'aspect social et culturel du texte, en démontrant comment l'unité atteint la diversité, tout en dégagant des règles explicites de systèmes singuliers de signes. En mettant l'accent sur les modélisations approfondies, c'est-à-dire la totalité des processus de significations, à travers les relations transmises par les signes, nous avons démontré que ce qui forme une structure et ce qui fait système dans l'écriture d'Okoumba-Nkoghé, ce sont des règles strictes, des codes, des formes et traits schématiques à connaître, à déchiffrer. D'autant plus que le signe possède chez cet auteur un degré sémiotique très variable. Nourrie des inflexions sémiotiques, la description que nous avons convoqué a permis d'objectiver les phénomènes de signification en donnant au signe le même statut théorique : il condense des actions, résume des intrigues et compacte des scènes abstraites. Sur le plan de l'immanence les significations surgissent des certaines figures géométriques qui donnent au langage et au fonctionnement textuel un statut singulier permettant de confirmer la manifestation schématique de la spiritualité *africainement* constituée.

Bibliographie

Bavekoumbou Marius, 2020, *L'œuvre du sens*, Libreville, Editions Oudjat.

Bertrand Denis, Fontanille Jacques, 2018, *Les régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, Puf.

Bordron Jean-François, 2011, *L'iconicité et ses images*, Paris, Puf.

Fontanille Jacques, Couégnas Nicolas, 2018, *Terres de sens*, Limoges, Pulim.

Fontanille Jacques, 2015, *Pratiques sémiotiques*, Paris, Puf.

- Greimas Algirdas-Julien, 1966, *Sémantique structurale*, Paris, Puf.
- Hénault Anne, 1979, *Les enjeux de la sémiotique*, Paris, Puf.
- Klinkenberg Jean Marie, 1996, *Précis de sémiotique générale*, Belgique, De Boeck.
- Okoumba-Nkoghé Maurice, 2009, *Le rêve de Nyenzi*, Libreville, Edition Ntsame.
- Okoumba-Nkoghé Maurice, 2010, *Le Pacte d'Afia*, Libreville, Edition Ntsame.
- Rastier François, 2018, *Faire sens, de la cognition à la culture*, Paris, Garnier.
- Rastier François, 2015, *Saussure au futur*, Paris, Encre marine.
- Zilberberg Claude, 2017, *La structure tensive*, Liège, Presses universitaires de Liège.